

# L'ETINCELLE DU CHABAT

## Vayétsé / ויצא

Entrée du Chabat  
16H56

Sortie du Chabat  
18H04

Vendredi 12 novembre 2010 - 5 Kislev 5771 :  
Min'ha : 16H40  
Cha'harit de Chabat : 9H00 / Min'ha : 16H30

### Une prière dans la nuit

C'est l'une des plus sublimes visions de la Torah. Fuyant la colère de son frère Essav, Yaakov, seul face à la nuit, s'allonge pour se reposer. Ce n'est pas au cœur d'un cauchemar qu'il est alors plongé mais dans une véritable épiphanie (du grec *epiphaneia* : « apparition ») : « Il atteignit l'endroit [vayifga bamakom], y passa la nuit car le soleil se couchait, il prit des pierres de l'endroit, les mit sous sa tête, il se coucha à cet endroit-là. Il fit un rêve, et voici une échelle dressée vers la terre, et son sommet atteignait les cieux. Et voici que des anges de Elokim y montaient et descendaient. Et voici que Hachem se tenait sur lui. Il disait : Je suis Hachem, Elokim de Avraham ton père et Elokim de Yits'hak. La terre sur laquelle tu es couché, à toi je la donnerai et à ta descendance. Elle sera, ta descendance, comme la poussière de la terre, tu t'étendras vers la mer et vers l'orient, et vers le nord et vers le sud. Et seront bénies

en toi toutes les familles de la terre, et en ta descendance. Et voici, je suis avec toi, je garderai partout où tu iras, je te ramènerai dans ce pays. Car je ne te quitterai pas jusqu'à ce que j'aie fait ce que je t'ai dit. Yaakov se réveilla de son sommeil, il dit : assurément, il y a Hachem en ce lieu-ci, et moi je ne le savais pas. Il eut peur, il dit : que ce lieu est redoutable ! Ceci n'est autre que la maison de Elokim, et ceci la porte des cieux. » (Genèse XXVIII ; 11-17).

Sur la base de ce passage, les Sages considèrent que « Yaakov institua la prière du soir ». Cette conclusion s'appuie sur le terme « *vayifga* », signifiant à la fois « il s'approcha, il rencontra, il tomba sur » mais aussi « il pria, il implora, il plaida » comme dans le livre de *Jérémie* (VII ;16) : « Ne profère en sa faveur ni supplication ni prière, ne cherche pas à me fléchir [vé-al tifga bi] (...) ».



Les Maîtres ont également interprété le terme « *bamakom* », littéralement « le lieu », comme signifiant « Dieu » (le « lieu » de l'univers). Ainsi Yaakov compléterait le cycle des prières journalières, Avraham instituant *sha'harit* (prière du matin), Yits'hak *min'ha* (celle de l'après-midi) et Yaakov *arvit* (celle du soir). Saisissante idée. Bien qu'elle soit strictement identique sur le plan des mots, chacune des prières quotidiennes incarne, de manière singulière, le

caractère d'un des patriarches. Avraham représente le matin. C'est l'initiateur, l'homme qui parvint à introduire une nouvelle conscience religieuse dans le monde. Une ère nouvelle débute avec lui. Yits'hak représente l'après-midi. Aucune nouveauté n'apparaît du temps de Yits'hak – nul trace d'évolution majeure de l'obscurité vers la lumière spirituelle ni de la lumière vers l'obscurité. Nombre des péripéties qui jalonnent son existence ne

font que récapituler celles connues par son père. La famine l'a ainsi contraint, comme Avraham jadis, à rejoindre la terre des Philistins ; il creusera les puits déjà forés par son père. La vie de Yits'hak est en somme marquée par une forme d'héroïsme tranquille de la continuité. Il constitue un lien dans la chaîne de l'alliance. Il joint une génération à une autre. Il n'introduit rien de neuf dans la vie spirituelle mais sa vie ne perd pas pour autant de sa noblesse. Yits'hak est loyal, fidèle, il exprime sa détermination sans faille de poursuivre l'aventure entamée par son père. Enfin, Yaakov représente la nuit. C'est l'homme de la peur et du voyage, l'homme luttant « contre » Dieu, contre d'autres hommes et contre lui-même. Yaakov figure l'homme conscient de l'obscurité de ce monde.

Une difficulté demeure toutefois à concevoir l'idée que Yaakov ait introduit la prière nocturne. Dans un fameux épisode du Talmud, Rabbi Yéhoshuah/Josué défend l'idée selon laquelle la prière du soir, à la différence de *sha'harit* et de *min'ha*, serait optionnelle (bien qu'elle soit devenue l'usage, notent les commentateurs, suite à l'adhésion de générations de Juifs). Comment comprendre que la prière d'*arvit* ne soit pas obligatoire à l'image de celles de Avraham et de Yits'hak, alors qu'elle fut également initiée par un patriarche ? La Tradition offre à cette interrogation trois réponses :

- La première justifie le caractère – théoriquement – non obligatoire d'*arvit* en s'appuyant sur l'opinion selon laquelle nos prières quotidiennes ne seraient pas basées sur le comportement des patriarches mais sur les sacrifices présentés au Temple. Or, s'il existait bien une offrande présentée le matin et l'après-midi, aucune offrande nocturne n'était prévue. Le point de fracture se trouve précisément ici, entre ceux qui, reliant la prière au sacrifice, considèrent *arvit* comme volontaire et facultative, et ceux pour qui la prière est le reflet de l'action des patriarches et qui confèrent par conséquent, à *arvit*, un caractère obligatoire.

- La seconde réponse s'appuie sur une loi exemptant de prière les personnes en cours de voyage – et pendant les trois jours suivants. A une époque où les déplacements étaient dangereux, où les voyageurs redoutaient constamment les attaques de pillards, il s'avérait impossible de se concentrer. Or la prière requière de la concentration (*kavanah*). Aussi Yaakov était dispensé de prier et offrit sa supplication non pas en tant qu'obligation mais comme un acte volontaire ; une attitude qui perdura par la suite.

- La troisième réponse renvoie enfin à une tradition selon laquelle, au cours du voyage de Yaakov, « le soleil se coucha prématurément », à une heure inhabituelle. Prévoyant initialement de prononcer la prière de l'après-midi, le patriarche fut surpris par la tombée de la nuit. *Arvit* ne devint pas de ce fait une obligation puisque Yaakov n'avait pas au départ l'intention de prononcer une prière nocturne.

On peut aussi avancer une explication plus profonde au caractère théoriquement facultatif d'*arvit*. Il est intéressant de remarquer qu'une construction linguistique différente est utilisée pour chacune des trois situations considérées par les Sages comme étant à l'origine de la prière. Avraham « se leva [*vayashquém*] de bon matin pour aller vers l'endroit où il se tenait à la face de Hachem » (Béréshit XIX ; 27). Yits'hak « sortit prier [*lassoua'h*] dans le champ, à l'approche du soir » (Béréshit XXIV ; 63). Yaakov « rencontra, croisa fortuitement, tomba sur » Dieu [*vayifga bamakom*]. Il en découle l'existence de différentes formes d'expérience religieuse. Avraham initia la quête de Dieu. Il fut une personnalité créative d'un point de vue religieux, le père de tous ceux qui, un jour, se lancent dans un voyage spirituel dont la destination leur est inconnue, simplement armés de la confiance en l'idée que celui qui cherche finira par trouver. Avraham

rechercha Dieu avant même que Dieu ne vienne le chercher. La prière de Yits'hak est décrite quant à elle comme une « si'hah », littéralement une conversation, un dialogue. Il y a traditionnellement deux parties dans un dialogue, l'une qui parle et l'autre qui écoute avant d'être elle-même amenée à répondre. Yits'hak symbolise l'expérience religieuse à travers l'idée d'un dialogue entre le Verbe divin et le verbe humain. Bien différente est la prière de Yaakov. Il ne l'a en effet pas initiée. Ses pensées sont ailleurs – tournées vers Essav qu'il fuit, vers Labane auprès duquel il entend se réfugier. C'est à cet esprit troublé qu'apparaît une vision de Dieu et des anges, d'une échelle reliant la terre et les cieux. Yaakov n'a rien fait pour se préparer à cette vision complètement inattendue. Yaakov « rencontre fortuitement » Dieu comme il nous arrive parfois de tomber sur un visage familier au cœur d'une foule étrangère. Nous sommes ici confrontés à un rendez-vous provoqué par Dieu, et non par l'homme. C'est pour cette raison que la prière de Yaakov ne pouvait constituer la base d'une obligation régulière. Aucun d'entre nous ne sait le moment où la présence de Dieu s'introduira subitement dans sa vie.

Il existe un domaine de la vie religieuse échappant à tout contrôle conscient, débarquant de nulle part au moment où nous l'attendons le moins. Si Avraham incarne notre voyage vers Dieu, et Yits'hak notre dialogue avec l'Eternel, Yaakov symbolise lui la rencontre que Dieu nous fixe, rencontre non planifiée, non programmée, imprévue ; la vision, la voix, l'appel dont nous ne savons rien par avance mais qui nous laisse transformés. A l'instar de Yaakov, nous avons le sentiment d'avoir été réveillé d'un long sommeil, réalisant, comme pour la première fois, que « assurément, il y a Hachem en ce lieu-ci et moi je ne le savais pas » [*a'hen yèch Hachem bamaom hazé véano'hi lo yadati*]. Rien n'a changé autour de nous ; nous avons changé. Une expérience de cette nature ne peut en aucun cas devenir la source d'une quelconque obligation. Il n'est pas question ici d'une action à mener. C'est quelque chose qui nous arrive. *Vayifga bamakom* signifie saisir que, l'esprit ailleurs, nous avons pourtant bien marché en la présence de Dieu.

De telles expériences prennent place, littéralement ou métaphoriquement, au cours de la nuit. Elles surviennent en des temps où nous sommes isolés, apeurés, proches du désespoir. C'est dans ces moments-là, où rien ne le présage, que nous voyons notre vie illuminée par l'éclat du divin. Subitement, portés par une assurance sans ambiguïté, nous prenons conscience que nous ne sommes plus seuls, que Dieu est là et qu'il l'a toujours été, mais que nous étions trop occupés par notre quotidien pour nous en rendre compte. C'est ainsi que Yaakov trouva Dieu : non par le fruit de ses efforts personnels, tel Avraham ; pas plus par un dialogue constant, à l'image de Yits'hak ; mais au contraire au beau milieu de la peur et de l'isolement. Yaakov, sur la route, trébuche mais finit par tomber dans les bras que lui ouvre Dieu. Aucun de ceux ayant vécu cette expérience ne pourra jamais l'oublier. « Désormais je sais que Tu as toujours été près de moi mais je regardais jusqu'ici ailleurs ».

Ainsi fut la prière de Yaakov. Il y a des temps où nous parlons et d'autres où l'on nous parle. La prière n'est pas toujours prévisible, action au temps fixé, obligation à la fréquence quotidienne. Elle est aussi synonyme d'ouverture d'esprit, synonyme d'une certaine forme de vulnérabilité. Dieu peut nous prendre par surprise, nous saisir de notre sommeil, nous rattraper lorsque nous tombons.

*Adapté d'un commentaire du Grand Rabbin des congrégations du Commonwealth britannique, Sir Jonathan Sacks.*

# L'histoire de la semaine

A Londres, capitale de l'Angleterre, vivait un juif fortuné, propriétaire de nombreux biens, qui avait deux filles parfaites, belles et intelligentes. Il les maria à deux hommes riches également, un qui habitait Londres et le second Manchester. Celle qui s'installa à Londres entra dans un palais immense, rempli de domestiques à son entière disposition. Elle finit par s'adonner à une vie de luxure comprenant vacances et fêtes. Elle se fit confectionner des habits luxueux de soirée, s'acheta de nombreux bijoux et se rendit au théâtre; de mauvaises rumeurs commencèrent à circuler à son sujet. Son mari fut jaloux et des querelles éclatèrent entre eux. Ils finirent par divorcer et elle retourna, tête baissée, dans la maison de son père. Elle tomba en dépression et fut la disgrâce de la famille.

De son côté, sa soeur entra également dans un immense palais rempli de domestiques à sa disposition. Des femmes de chambre rangeaient, des cuisinières préparaient de délicieux repas, des jardiniers embellissaient les jardins, cependant, elle s'entêta à prendre part à toutes ces activités.

C'est elle qui rangeait sa chambre, qui cuisinait de ses propres mains, tricotait, brodait et cousait. Son mari en fut étonné : « Pourquoi te fatiguer ainsi à travailler alors que tu peux t'asseoir, croiser les bras et jouir des plaisirs d'être riche en profitant des délices de l'oisiveté ? » Elle lui répondit avec sagesse que l'oisiveté est la mère tous les vices et le travail fait oublier le pêché. Mais ces paroles ne reçurent pas l'approbation de son mari. Un jour, il lui proposa de l'accompagner en voyage à l'étranger. Il lui demanda quel pays elle désirait visiter : « les trésors de Paris, les ruines de Rome, les Antiquités grecques, les rues d'Istanbul ? »

A sa grande surprise, elle lui proposa l'Espagne. Ils voyagèrent en Espagne et visitèrent Madrid. Elle déclara à son mari : « Je voudrais assister à une corrida. » Ils prirent place dans une arène dans laquelle un taureau noir enragé et immense fit son entrée en furie. Le toréador, armé d'une épée, agita devant lui une cape rouge et le taureau s'élança vers le toréador comme un meurtrier, tête baissée, les cornes brandies vers l'avant pour transpercer et déchiqueter sa proie. Au dernier moment, le

toréador bondit sur le côté et le taureau fonça dans le vide puis s'arrêta interloqué, ses yeux injectés de sang cherchant sa victime disparue.

Il localisa de nouveau sa proie et s'élança dans sa direction. Mais une fois de plus, la victime réussit à lui échapper au grand soulagement du public. La femme s'étonna et dit à son mari : « Dans l'antiquité romaine, des gladiateurs combattaient dans le cirque contre des bêtes féroces, des lions et des panthères. Ici, en revanche, ils combattent contre d'innocents taureaux. »

« D'innocents taureaux ?! » gloussa son mari. « Tu as devant toi un taureau sauvage, une véritable machine à tuer. Sans l'agilité et les combines du toréador, il se ferait littéralement déchiqueter. » « Je suis effectivement surprise ! Les taureaux sont des animaux patients, ils portent des jougs docilement, et ils ne font aucun mal à personne. En quoi ce taureau est-il différent des autres au point qu'il est dangereux de se trouver dans ses parages ? » Son mari, heureux de faire part de sa science, lui expliqua simplement : « Tu as raison. Ces taureaux sont domestiqués depuis leur naissance. Ils sont entraînés à porter leur joug avec docilité et soumission. Alors que les taureaux de corrida n'ont jamais porté de joug. Par conséquent, si on les énerve, même un tant soit peu, ils se mettent en furie et sont capables de faire du mal. » « Vraiment ?! » déclara-t-elle abasourdie. « S'il en est ainsi, pourquoi ne veux-tu pas comprendre que les êtres humains sont pareils ... S'ils apprennent à porter le joug, à travailler, à s'occuper, ils seront domestiqués. Mais s'ils sont oisifs, ils deviendront fous. »

C'est ce qui est écrit par le roi Salomon : « Echet 'Haïl », relatif à la femme vertueuse : « Elle se procure de la laine et du lin et accomplit sa besogne d'une main diligente » (Michlé 31-33); ce qui signifie qu'elle peut jouir de l'inactivité et des domestiques s'affaireront autour d'elle. Cependant, de sa propre initiative, elle se procure de la laine et du lin pour tricoter et coudre. « Et accomplit sa besogne diligemment », signifie que ses mains agissent par sa volonté propre et son désir de travailler. Ceci, afin de ne pas rester inactive car l'oisiveté entraîne un ennui mortel.

## La blague de la semaine

Peu après l'accession de George W. Bush à la maison blanche, une bande de juifs tunisiens vient manifester à Washington pour exprimer leur désapprobation quant à cette élection. Ils défilent devant la maison blanche en criant en chœur : « A bas Clinton ! A bas Clinton ! A bas Clinton ! »

Intrigué par ce spectacle et par ces paroles, Joshua, un jeune américain, s'adresse à ses coreligionnaires :

- Vous vous trompez mes amis, ce n'est plus Clinton le président désormais !

Et le groupe de répondre :

- Nous le savons bien gamin, mais de par notre nationalité et notre naissance, nous ne pouvons nous résoudre à dire « A bas Bush ! A bas Bush ! A bas Bush ! »

*Proposé par Marc Azoulay.*

## Un nom, Une histoire

**ABETTAN ou ABITTAN ou ABTTAN : son sens est incertain; mais on peut penser à une forme judéo-espagnole issu du latin *vita* (la vie).**

**ANOUN ou ANNOUN ou HANNOUN ou HANOUNA : provient de l'arabe *hânî* qui signifie tendre, affectueux, compatissant; le suffixe *ûn* est une forme augmentative, donc très tendre.**



Sortie exceptionnelle et gratuite pour tous les enfants du Talmud Torah du Centre Rachi de Saint-Mandé

**le Dimanche 5 décembre 2010**

Départ en car à 8H00 (du Centre)

Inscription obligatoire au : 01-53-66-31-15

## Mieux vaut tard que jamais!

A 91 ans Hans De Liau, un juif hollandais a décidé de fêter sa bar Mitsva au Kotel (Mur Occidental dans la vieille ville de Jérusalem). Une cérémonie qui a ému des milliers de personnes en Israël. Ancien résistant pendant la seconde guerre mondiale, son combat contre les nazis l'a marqué et il a perdu pendant la shoah une grande partie de sa famille. Son éducation laïque lorsqu'il était enfant, puis les épreuves de la guerre, ont longtemps diminué à ses yeux l'importance d'une vie religieuse et du respect des lois de la Thora. Mais Hans de Liau a rencontré au cours d'une réunion d'anciens combattants un diplomate israélien, et lui a fait part de ce vieux rêve d'une Bar Mitsva au Kotel. C'est cet ambassadeur qui s'est alors chargé d'organiser l'évènement.



*Le Kiddouch de ce Chabat est offert par  
Philippe Abittan pour célébrer son arrivée à Saint-Mandé ! Baroukh Haba !!!*

*L'Etincelle de ce Chabat est dédiée à la Réfoua Chéléma  
de Yossef Cohen Tanugi  
Qu' Hachem lui accorde un prompt rétablissement ! Amen.*

**Veillez à ne pas emporter l'Etincelle pendant Chabat.**